

En complément du livre
Sérendipité. Du conte au concept

Les fictions à l'origine de la sérendipité

Textes réunis et édités par Sylvie Catellin

TEXTES HÉBREUX :

- *Conte talmudique* (Talmud de Sanhédrin) 2
- *Yalqout* (Ekha, 1000) 3
- *Midrasch Ekha Rabbati* 4

TEXTES ARABES :

- *Histoire des quatre fils de Nizâr* 6
- *Histoire du Sultan du Yemen et de ses trois fils* 10

TEXTE TAMOUL :

- *Alakeswara Katha* 14

TEXTE INDO-PERSAN :

- *Les Huit Paradis* de Amir Khosrow : « Le récit de la belle au souffle parfumé et la révélation des secrets enfouis » 16

TEXTE ITALIEN TRADUIT DU PERSAN :

- *La pérégrination des trois jeunes fils du roi de Serendip* de Christoforo Armeno : « Le chameau volé et la justice de Bahram » (Nouvelle 1)..... 22

TEXTES FRANÇAIS :

- *L'Histoire véritable, ou Le Voyage des Princes Fortunez* de François Béroalde de Verville : *Entreprise II, Dessein IV et Dessein V*..... 26
- *Les Soirées Bretonnes* de Thomas-Simon Gueullette : « Histoire du sage Famagongoma, de la Princesse Froideur et du Prince Cœurbrûlant » 32
- *Zadig ou la destinée* de Voltaire : « Le chien et le cheval » (chapitre III)... 35

Analyses, commentaires et bibliographie dans :

Sylvie Catellin, *Sérendipité. Du conte au concept*, préface de Laurent Loty, Paris, Seuil, « Science ouverte », 2014.

TEXTES HÉBREUX

Les trois textes reproduits ci-dessous ont été établis, commentés et traduits par Israel Lévi (1856-1939) dans « Contes juifs. I. Le chameau borgne », Revue des Études Juives, Paris, Durlacher, tome XI, 1885, pp. 209-223.

Selon Israel Lévi, ces trois versions dérivent d'un même conte originel, conçu pour « glorifier les Israélites malheureux aux dépens de leurs vainqueurs, et les consoler de leur défaite ». Il pourrait avoir été rédigé entre les années 150 et 250.

*

Conte talmudique (Talmud de Sanhédrin) ¹

Deux Israélites, faits prisonniers sur le Carmel, marchaient conduits par leur maître. Chemin faisant, ils se disaient l'un à l'autre : « Le chameau qui va devant nous est borgne, même il porte deux outres, l'une de vin, l'autre d'huile, et de ses deux conducteurs, l'un est juif, l'autre payen. – Peuple au col rebelle, s'écria le maître, d'où prenez-vous tout cela ? – Nous avons dit qu'il est borgne parce que, mangeant l'herbe de la route, il n'a brouté que d'un côté du chemin. Nous avons reconnu que des deux outres qu'il porte, l'une est d'huile, l'autre de vin, à ce que les gouttes de vin s'enfoncent en terre, tandis que celles de l'huile font des bulles à la surface. Enfin, ce qui nous fait croire que l'un des conducteurs est juif et l'autre payen, c'est qu'un payen urine au milieu de la route, tandis qu'un juif, par décence, se met à l'écart et se tourne de côté. »

L'homme aussitôt courut vérifier leur dire et il constata qu'ils ne s'étaient point trompés. À son retour, il se jeta à leur cou, puis les fit entrer chez lui, où il les invita à un grand festin en dansant devant eux. À cette vue, les deux Juifs s'écrièrent : « Ne dirait-on pas que notre maître est fils du danseur royal ? » L'homme, sur ces mots, courut auprès de sa mère et lui dit : « Si tu ne m'avoues pas la vérité, je te mettrai à mort. » Elle lui révéla que, le jour de son mariage, son époux étant sorti, le danseur royal était entré dans la chambre nuptiale et lui avait fait violence. Il revint vers les jeunes gens en leur apportant de la viande. Après l'avoir flairée, ils s'écrièrent : « Cette viande sent le chien ! » De nouveau il alla menacer sa mère de mort, si elle ne lui confessait pas la vérité : « Cette viande, répondit-elle, provient d'une brebis qui a été allaitée par une chienne, parce que sa mère était morte. » Puis il leur servit du vin : « Il sent le mort ! » dirent-ils. Une troisième fois il alla sommer sa mère, sous peine de mort, de lui dire la vérité. Elle lui raconta que ce vin venait d'une vigne dont les branches s'étaient étendues sur le tombeau de son père. Il revint les embrasser et leur dit :

¹ *Talmud de Sanhédrin*, folio 104, ms. de Munich (Israel Lévi, *op. cit.*, pp. 214-215). Selon Israel Lévi, ce récit est un abrégé. Il manque notamment une transition entre la fin du voyage et l'arrivée au lieu de destination. Pour établir la version à peu près exacte du conte originel, il faut combiner le récit talmudique et celui du Yalqout, qui suit.

« Béni soit le Dieu qui a élu la postérité d'Abraham ! » Puis il les renvoya en paix chez eux.²

*

*Yalqout (Ekha, 1000)*³

Les trois hommes arrivèrent aux portes de Rome. Un des juifs dit à son compagnon : « Je sens l'odeur de légumes cuits dans des pots de Kefar-Hanania⁴. » Le maître avec colère : « Eh quoi ! Votre Dieu n'a pu vous supporter, et moi je vous supporterai ! » Pendant qu'il jurait ainsi, arriva le pourvoyeur du roi : « D'où viens-tu ? lui demanda le maître. – Du pays de Juda. – Comment est-ce possible, puisque le chemin est de 400 parasanges ? – Un vent favorable nous a conduits, et, si tu veux t'en assurer, vois ces légumes de Judée qui cuisent dans un pot et que je n'ai pas encore goûtés. »⁵

Le maître ensuite entra chez lui. Sa mère tua un agneau et l'apprêta, puis ouvrit un tonneau de vin, et se mit à table avec lui. Quant aux deux jeunes gens, ils se tenaient debout devant lui. L'un d'eux dit à son camarade : « Cet agneau sent le chien, et ce vin, le mort. » Le maître interrogea sa mère à ce sujet : « J'avais une brebis, répondit-elle, que j'élevais ; elle mourut en donnant le jour à un agneau. Or, notre chienne ayant mis bas en même temps, j'ai fait allaiter l'agneau par elle, mais depuis je l'ai nourri d'orge et d'herbage. C'est lui que tu as mangé. Quant au vin, il provient de la tombe de ton père, sur laquelle s'était étendue la vigne qui, tu le sais, était la meilleure que nous eût laissée ton père. J'ai rempli du vin qu'elle a donné un tonneau que j'ai bouché, me promettant de ne l'ouvrir qu'à ton retour. Quand tu es revenu, toute joyeuse, j'ai tué l'agneau et défoncé ce tonneau. » L'homme alors se mit à manger et à boire, s'estimant plus heureux de l'acquisition de ces jeunes gens qui devinaient toujours si juste que de tout ce qu'il avait rapporté. Puis, son repas terminé, il se mit à danser : « Regarde, dit un des jeunes gens, notre maître a les jambes en balance : sa mère a dû entretenir des relations coupables avec un musicien-danseur. » À ces mots, le Romain prit son épée, courut chez sa mère et lui demanda si tout cela était vrai. « Si tu ne me réponds pas franchement, ajouta-t-il, je te tuerai. – Mon fils, s'écria-t-elle, ne me tue pas, je vais tout t'avouer : Ton père amena une fois un danseur doué d'une belle voix ; comme je n'avais pas encore d'enfants, j'ai péché avec ce danseur et tu es le fruit de ma faute. » – « J'ai donc amené des esclaves

² Les Israélites se contentent de dire que le vin *sent* la mort et que la viande *sent* le chien, ils n'appuient pas leurs remarques sur des indices comme dans les versions arabes. L'effet narratif est donc moins puissant. C'est l'hôte qui va enquêter auprès de sa mère pour obtenir des explications sur l'origine du vin et de la viande (et pour vérifier sa naissance illégitime). Israel Lévi note qu'il leur est difficile de déceler la provenance du vin et de la viande rien qu'à l'odeur, et que s'ils y goûtent, ils transgressent une prescription religieuse. Dans la version du Midrash, plus tardive, les jeunes gens goûtent quand même aux mets défendus mais n'expliquent pas pour autant leur provenance.

³ *Ibid.*, pp. 216-217. Israel Lévi n'a pas reproduit l'épisode du chameau car il est très proche de celui du récit du Talmud, hormis le fait qu'à la place de l'huile portée dans l'une des outres, il y a du vinaigre (comme dans la version suivante du Midrasch).

⁴ Ville de Galilée renommée pour ses pots de terre.

⁵ Ce prologue ne se retrouve dans aucune autre version.

pour divulguer ma honte ! » se dit-il. Alors il retourna vers eux et leur dit : « Soyez libres, je ne suis pas digne d'être votre maître. » Puis, les ayant comblés de toutes sortes de provisions, il les accompagna, ensuite il s'en revint chez lui bien content.

*

*Midrasch Ekha Rabbati*⁶

Quatre Hiérosolomytains⁷, étant allés à Athènes, reçurent l'hospitalité chez un habitant de la ville, qui leur fit, le soir, un festin. Quand ils eurent quitté la table, il leur dressa quatre lits, dont l'un était en mauvais état et s'appuyait sur un autre. Lorsqu'ils furent couchés, il se dit : « J'ai appris que les gens de Jérusalem sont très sages ; je vais entendre ce qu'ils vont dire » ; aussi alla-t-il se cacher à l'intérieur de la chambre. Celui qui était couché sur le mauvais lit se leva et dit à ses compagnons : « Vous croyez que je suis couché sur un lit, détrompez-vous, je suis couché par terre et suis suspendu en l'air. » Un autre ajouta : « la viande que j'ai mangée sentait le chien. » – « Et le vin que nous avons bu, répliqua un troisième, avait le goût d'un tombeau. » Enfin le dernier s'écria : « Vous vous étonnez de tout cela ! eh bien, notre hôte est un bâtard ! » – « Voilà, s'écria l'Athénien, une vérité et trois mensonges. » Le lendemain matin, il se rendit chez le boucher et lui demanda de la viande qu'il lui avait servie la veille. « Je n'en ai plus, répondit le boucher. – D'où venait-elle ? – Nous avons une brebis qui allaitait et qui mourut ; comme nous avons aussi une chienne qui avait mis bas, nous lui avons fait nourrir le petit agneau. Or, hier nous n'avions que juste la viande qu'il nous fallait ; comme tu es venu en demander et que nous n'en avons pas d'autre que celle de l'agneau, nous t'en avons servi. » – « Cela fait deux vérités et deux mensonges », se dit-il. Il alla ensuite chez le marchand de vin : « Donne-moi du vin, dit-il, que tu nous a servi hier. – Je n'en ai plus. – D'où venait-il ? – Nous avons une vigne placée sur le tombeau de notre père, le vin qu'elle m'a procuré, je l'ai mis en réserve. Hier, nous n'avions plus que celui-là ; comme tu es venu en demander, nous t'en avons donné. » – « Cela fait trois vérités et un mensonge ! » Il se rendit ensuite chez sa mère et lui dit : « De qui suis-je le fils ? – De ton père. – Dis-moi la vérité ou je te tranche la tête. – Mon fils, ton père ne me donnait pas d'enfants et je craignais que ses parents n'héritassent de ma fortune, j'ai alors failli pour que tu eusses tous mes biens. » – « Eh quoi ! s'écria-t-il, les Hiérosolomytains ne viennent que pour nous faire bâtards ; convenons maintenant de ne plus leur accorder l'hospitalité. »

[L'autre épisode se situe une ou deux pages plus loin]

Un Athénien, qui était venu à Jérusalem pour y apprendre la sagesse, y resta trois ans, sans atteindre son but. Au bout de ce temps, il acheta un esclave borgne et dit : « Après trois ans et demi, j'ai acheté un esclave borgne ! » Le

⁶ *Ibid.*, pp. 218-220. Les deux épisodes sont scindés et leur ordre est inversé dans le récit. Cette fois, les vaincus ne sont plus les Romains, mais les Athéniens.

⁷ Habitants de Jérusalem.

marchand lui répliqua : « Par ta vie, c'est un homme très intelligent et très clairvoyant. » Quand ils furent sortis de la ville, l'esclave lui dit : « Hâte-toi, que nous rejoignons la compagnie. – Y a-t-il donc du monde qui nous précède ? – Oui, et il y a aussi une chamelle borgne qui porte deux petits et est chargée de deux outres, l'une de vin, l'autre de vinaigre. Elle est à quatre milles de nous et le chamelier est un payen. – O peuple au col brisé ! avec un seul œil comment peux-tu voir que cette chamelle n'a qu'un œil ? – Parce qu'elle n'a brouté l'herbe que d'un côté de la route. – Et comment sais-tu qu'elle porte deux petits ? – Parce qu'elle s'est accroupie et a marqué l'empreinte des deux petits. – Comment sais-tu qu'elle est chargée de deux outres, l'une de vin, l'autre de vinaigre ? – Les gouttes de vin s'enfoncent dans le sol, celles de vinaigre font effervescence à la surface. – Comment sais-tu que le chamelier est un payen ? – Parce qu'il a uriné sur la route et qu'un juif se met toujours à l'écart. – Comment enfin sais-tu qu'ils sont à quatre milles de nous. – Parce qu'on ne reconnaît le sabot d'un chameau qu'à cette distance. »

**

TEXTES ARABES

Histoire des quatre fils de Nizâr

L'Histoire des quatre fils de Nizâr est rapportée par l'historien arabe Tabari⁸. Elle est entrée dans beaucoup d'écrits, mais la version de Tabari est l'une des plus anciennes (IX^e siècle).

L'ouvrage de Tabari a été composé en arabe, puis abrégé et traduit en persan en 963 par Bal'ami, vizir samanide (Iran du Nord-Est). L'abrégé persan a ensuite été traduit à nouveau en arabe et en turc. Fait rarissime, c'est donc par le jeu des traductions successives que le texte de Tabari nous est parvenu (seuls quelques fragments de l'ouvrage original ont été conservés).



Un manuscrit de la traduction en persan par Bal'ami

*

Nizâr, qui possédait une grande fortune, partagea, en mourant, ses biens entre ses fils. Il donna une tente de cuir rouge à Modhar, à Rabîa un cheval noir, à Anmâr un tapis de cuir noir, et à Iyâd un esclave. Il leur dit : Partagez-vous tous mes biens de cette manière. S'il s'élève entre vous des contestations, allez à Najrân, où il y a un devin nommé Afa, de la tribu de Jorhom, qui est très habile et savant, afin qu'il fasse le partage entre vous. Nizâr était lui-même un devin, connaissant l'art des présages, des augures et de la divination, et ses fils en avaient également quelques notions. Après sa mort, ses fils, en prenant possession des objets que leur père avait donné à chacun, eurent des contestations relativement aux autres biens. Alors ils montèrent sur des chameaux pour se rendre à Najrân auprès du devin, voulant soumettre à son jugement le partage. Sur la route, ils rencontrèrent un terrain couvert d'herbe, dont une partie était broutée, et une partie intacte. Modhar dit : Le chameau qui a brouté cette herbe est borgne de l'œil droit. Rabiâ dit : « Il est boiteux du pied

⁸ Al-Tabari, Mohammed Ibn Jarir, *Chronique de Tabari. Histoire des Prophètes et des rois*, trad. par Hermann Zotenberg, Paris, Éditions de la Ruche, 2003, p. 430-432.

droit. » Iyâd dit : « Il a la queue coupée. » Anmâr dit : « Il s'est échappé des mains de son maître, parce qu'il est farouche. » Un peu plus loin, ils rencontrèrent un homme monté sur un chameau, ils lui demandèrent qui il était. Il répondit qu'il était de telle tribu, et qu'il était à la recherche d'un chameau qui s'était échappé. Modhar lui dit : « Ce chameau n'est-il pas borgne de l'œil droit ? - « Si » répondit l'homme. - « Ne penche-t-il pas du côté droit ? » demanda Rabiâ. - « Si. » - « Il n'a pas de queue » dit Iyâd. - « C'est vrai » répondit l'homme. Anmâr ajouta : « Il est farouche. » - « Si » dit l'homme - « où est-il ce chameau ? » - « Nous ne l'avons pas vu dirent les frères. - « Si vous ne l'avez pas vu » répliqua l'homme, « comment savez-vous toutes ces particularités ? » Il insista et dit : « C'est certainement vous qui l'avez ; rendez-le moi. » - « Nous ne l'avons pas. » Il leur demanda où ils allaient . Les frères lui dirent qu'ils se rendaient à Najrân, auprès d'Afa, le devin, pour soumettre à son jugement un différend qui s'était élevé entre eux. Cet homme, qui était seul, s'attacha à leurs pas, et suivit les quatre frères jusqu'à Najrân.

Afa ne les connaissait pas, mais il les reçut gracieusement et leur demanda le but de leur voyage. Ils lui dirent : « Notre père est mort, et nous ne pouvons pas nous accorder sur le partage de ses biens ; nous sommes venus afin que tu prononces entre nous quatre ; nous sommes tombés d'accord de nous soumettre à ton jugement. » Alors le propriétaire du chameau dit : « Arrange d'abord l'affaire de mon chameau entre eux et moi ; j'ai perdu mon chameau, ce sont eux qui le tiennent . » Afa lui dit : « Comment sais-tu qu'ils l'ont ? » L'homme répondit : « Parce qu'ils m'ont donné son signalement ; s'ils ne l'avaient pas vu, comment le sauraient-ils ? » Modhar dit : « J'ai reconnu que ce chameau était borgne de l'œil droit, parce qu'il avait brouté l'herbe d'un côté seulement, et qu'il ne l'avait pas touchée du côté où elle était meilleure. » Rabiâ dit : « J'ai remarqué que son pied droit avait imprimé sur le sol des traces bien marquées, et je n'ai pas vu celles de l'autre pied ; de là j'ai su qu'il penchait du côté droit. » Iyâd dit : « J'ai vu que ses crottins étaient réunis en tas, comme ceux du bœuf, et non comme sont ordinairement ceux du chameau, qui les écrase avec sa queue ; j'ai reconnu par là qu'il n'avait pas de queue. » Anmâr dit : « J'ai remarqué que l'herbe n'était pas broutée à un seul et même endroit, mais qu'il avait pris partout une bouchée ; j'ai su que le chameau était d'un caractère farouche et inquiet. » Le devin admirait le savoir et l'intelligence des quatre frères. Cette manière de juger fait partie de l'art de la divination, et on l'appelle bâb al-tazkîn ; c'est une des branches de la science. Ensuite le devin dit au propriétaire du chameau : « Ces gens-là n'ont pas ton chameau ; va-t-en. » Ayant demandé aux quatre frères qui ils étaient, et ceux-ci lui ayant déclaré qu'ils étaient les fils de Nizâr, fils de Ma'add, fils d'Adnân, le devin dit : « Excusez-moi de ne vous avoir pas reconnus ; j'ai été lié d'amitié avec votre père ; soyez mes hôtes ce jour et cette nuit ; demain j'arrangerai votre affaire. » Ils consentirent. Le père et les ancêtres de ce devin avaient été chefs de Najrân.

Le devin leur fit préparer un repas. On leur servit un agneau rôti et une cruche de vin, et ils mangèrent. Lorsque le vin leur monta à la tête, Modhar dit : « Je n'ai jamais bu un vin plus doux que celui-ci ; mais il vient d'une vigne plantée sur un tombeau. » Rabiâ dit : « Je n'ai jamais mangé de la viande d'agneau plus succulente que celle-ci ; mais cet agneau a été nourri du lait d'une

chienne. » Anmâr dit : « Le blé qui a servi à faire le pain que nous venons de manger a été semé dans un cimetière. » Iyâd dit : « Notre hôte est un excellent homme ; mais il n'est pas un fils légitime ; ce n'est pas son père [légal] qui l'a engendré, mais un autre homme ; sa mère l'a conçu dans l'adultère. » Le devin recueillit leurs paroles, mais il ne leur en dit rien. Quand la nuit fut venue et qu'ils furent endormis, il appela son intendant et lui demanda de quelle vigne provenait le vin [que l'on avait servi aux hôtes]. L'intendant dit : « Une vigne a poussé sur le tombeau de ton père, et elle est devenue grande ; j'en ai recueilli le raisin, et ce vin en provient. » Ensuite le devin fit venir le berger, et le questionna relativement à l'agneau. Le berger dit : « Quand cet agneau vint au monde, il était très joli ; mais sa mère mourut, et il n'y avait pas alors de brebis qui eût mis bas. Une chienne avait eu des petits ; je mis cet agneau avec la chienne jusqu'à ce qu'il fût grand. Je n'en ai pas trouvé de meilleur pour te l'apporter, lorsque tu m'as fait demander un agneau. » Enfin le devin appela le métayer, et l'interrogea sur le blé. Le métayer lui dit : « Il y a d'un côté de notre champ un cimetière. Cette année-ci, j'ai ensemencé une partie du cimetière, et c'est de là que provient le blé que je t'ai apporté. » Le devin, fort étonné de ces explications, dit : « Maintenant c'est le tour de ma mère. » Il alla trouver sa mère et lui dit : « Si tu ne m'avoues pas la vérité en ce qui me concerne, je te fais mourir. » Sa mère parla ainsi : « Ton père était le chef de ce peuple et possédait de grandes richesses. Comme je n'avais pas d'enfant de lui, je craignis qu'à sa mort ses biens ne tombassent entre des mains étrangères et qu'un autre ne prît le pouvoir. Un Arabe, homme de belle figure, fut un jour l'hôte de ton père ; je m'abandonnai à lui, la nuit ; je devins enceinte, et c'est à lui que tu dois ta naissance. J'ai dit à ton père que tu avais été engendré par lui. »

Le lendemain, le devin interrogea les quatre frères sur leurs paroles, en disant : « Je veux que vous me fassiez connaître comment vous avez su les choses que vous avez dites. » Modhar, le premier, lui dit : « J'ai su que la vigne était plantée sur un tombeau, parce que, quand nous avons bu le vin, nous devenions tristes et nous avons la figure altérée ; ce qui n'est pas l'effet ordinaire du vin. » Le deuxième dit : « J'ai reconnu ce qui concernait l'agneau, parce que nous n'avions jamais mangé de viande plus douce que celle-là, et qu'il n'y a, dans le monde, rien de plus doux que le lait de la chienne. » Le troisième dit : « Les Arabes honorent beaucoup leurs hôtes ; lorsqu'ils traitent des hôtes, ils restent avec eux et partagent leur repas ; mais toi, tu nous as fait servir le repas, tu nous a quittés et tu t'es mis à épier nos paroles. J'ai reconnu par là ta condition ; j'ai remarqué que tu n'avais pas la gravité des Arabes, et j'ai pensé qu'il y avait quelque illégalité dans ton origine. » Le quatrième dit : « J'ai reconnu la qualité du blé, parce que le blé semé dans un cimetière donne au pain un goût de terre ; et j'ai trouvé ce goût dans ce pain. » Le devin leur dit : « Vous êtes plus savants que moi. Vous n'avez pas besoin de mon jugement. » Ils répliquèrent : « Quand deux personnes ont un différend, il faut un tiers pour juger, qu'il soit savant ou non. Ce sont les dernières volontés de notre père, qui nous a dit de nous en rapporter à ton jugement, si nous n'étions pas d'accord sur l'héritage. » Le devin dit : « Indiquez-moi exactement ce que votre père a donné à chacun de vous et ce qu'il a laissé. » « Notre père, dirent-ils, a laissé de l'or, de l'argent, des chevaux, des moutons, des tapis et des vases de toute espèce et en grand nombre. » Ils racontèrent ensuite ce que leur père avait donné à chacun d'eux. Le devin

dit : « Laissez à Modhar tout ce que votre père avait en fait d'or et de chameaux ; car ces objets sont rouges. Donnez les chevaux, les esclaves et les vêtements noirs à Rabîa ; les esclaves blancs, l'argent et les vêtements blancs à Iyâd, et les tapis et les moutons à Anmâr. » Les quatre frères acceptèrent cette sentence, et s'en retournèrent.

Modhar, l'ancêtre du Prophète, devint le chef de tous les descendants de Nizâr et de la famille de Maladd, fils d'Adnân, qui se multiplièrent tant, que leur nombre fut immense. Modhar fut le chef de toutes les tribus arabes. [...]

*

Histoire du Sultan du Yemen et de ses trois fils

L'Histoire du Sultan du Yemen et de ses trois fils est narrée dans le cadre des Mille et Une Nuits⁹. La conteuse Shéhérazade ménage ses effets, elle interrompt le récit quatre fois pour relancer le désir d'écouter la suite.



Le Cabinet des fées – Les Mille et Une Nuits

*

[Avant de mourir, le sultan du Yemen lègue son royaume à son fils aîné, ses trésors au cadet, et son cheptel à son plus jeune fils. L'aîné monte sur le trône mais les frères ne pouvant se résigner, ils conviennent de s'en remettre à la décision d'un sultan tributaire.]

La Trois Cent Trentième Nuit.

[...] À mi-chemin, ils rencontrèrent un terrain couvert d'herbe et arrosé de pluie. Pendant qu'ils s'installaient pour se reposer et déjeuner, l'un des frères regarda l'herbe et dit : « En vérité, un chameau est passé par ici récemment, chargé de sucreries d'un côté et de graines de l'autre. » « C'est vrai », dit le deuxième, « et il est borgne. » Le troisième s'exclama : « C'est vrai, et il a perdu sa queue. » À peine eurent-ils prononcé ces mots que le maître du chameau surgit auprès d'eux (car il avait entendu leur discours et s'était dit, « Par Allah, ces

⁹ Richard F. Burton, *Story Of The Sultan Of Al-Yaman And His Three Sons*, dans : *Supplemental Nights to the Book of the Thousand Nights and a Night*, 6 vol., 1886-1888, vol. 4, p. 3-15. [traduction personnelle]

trois-là ont pris mon chameau, ils ont décrit sa cargaison et ses signes particuliers»), et s'écria, « Eh, vous trois, vous avez emmené mon chameau ! ». « Par Allah, nous ne l'avons pas vu », répondirent les Princes, « et encore moins l'avons-nous touché », mais répliqua l'homme, « Par le Tout-Puissant, qui peut l'avoir pris à part vous ? et si vous ne me le rendez pas, nous irons chez le Sultan. » Ils répondirent, « De toutes les manières, nous allons chez le Sultan. » Alors les trois Princes et le Chamelier se mirent en route et ne s'arrêtèrent qu'une fois arrivés aux portes de la capitale du Roi. Là, ils s'assirent pour se reposer une heure, puis se relevèrent pour entrer dans la ville et se rendirent au Palais royal. Là ils sollicitèrent la permission des chambellans, puis l'un des Eunuques les fit entrer et signifia au souverain que les trois fils de tel Sultan s'étaient présentés. Alors le souverain leur ordonna de comparaître devant lui et tous les quatre entrèrent en le saluant et en priant pour lui. Il leur rendit la politesse et leur demanda : « Qu'est-ce qui vous amène ici et quel est l'objet de votre requête ? » Le premier à parler fut le Chamelier : « O seigneur tout-puissant, en vérité ces trois hommes ont emporté mon chameau, leurs paroles mêmes en sont la preuve. » - Puis, comme l'aube se levait, Shéhérazade interrompit son récit [...]

La Trois Cent Trente et Unième Nuit.

[...] « Ô Monseigneur », dit le Chamelier, « ces hommes ont emporté un chameau qui m'appartenait, ils l'ont décrit parfaitement, lui et sa cargaison ! Je requiers de Monseigneur le Sultan qu'il oblige ces hommes à me rendre le chameau qui est le mien, comme le prouvent leurs paroles. » Alors le Sultan demanda, « Qu'avez-vous à répondre à cette réclamation ? ». Les Princes répondirent, « Par Allah, ô Roi de l'éternité, nous n'avons pas vu le chameau, et encore moins l'avons-nous volé. » Là-dessus le chamelier s'exclama, « Ô Monseigneur, j'ai entendu celui-là dire que l'animal était borgne ; et le second dire qu'il avait perdu sa queue, et le troisième dire qu'il était chargé moitié de graines, moitié de sucreries. » Ils répondirent, « Il est vrai que nous avons prononcé ces mots », et le Sultan leur cria « C'est bien la preuve que vous avez volé la bête. » Ils rétorquèrent, « Non, par Allah, ô Monseigneur. Nous nous étions assis pour prendre du repos et nous rafraîchir, lorsque nous remarquâmes qu'une partie de l'herbe du pâturage avait été broutée. Alors nous avons dit : - C'est un chameau qui a brouté cette herbe, et il doit être borgne, puisque l'herbe n'a été broutée que d'un côté seulement. Nous avons dit qu'il n'avait pas de queue car nous avons remarqué que ses crottins étaient réunis en tas sur le sol, alors que le chameau les disperse habituellement avec sa queue. Il était donc évident pour nous que le chameau avait perdu sa queue. En ce qui concerne son chargement, nous avons vu un grand nombre de mouches agglutinées à l'endroit où il s'était couché, mais d'un côté seulement ; il fut donc clair pour nous (car les mouches n'aiment rien comme le sucre) qu'il devait porter d'un côté des sucreries et de l'autre des graines. » À ces mots, le Sultan dit au Chamelier, « Va-t-en chercher ton chameau, car ces signes et ces marques prouvent non pas le vol, mais seulement la puissance de leur intellect et de leur pénétration* [note trad. : Arab. « Firásah »] Ayant entendu ceci, le Chamelier s'en fût. Alors le Sultan fit réserver aux Princes un des appartements du Palais et ordonna aux eunuques de

leur préparer un banquet. Quand le soir arriva et que le souper fut servi, le trio s'installa pour manger ; l'aîné, cependant, ayant saisi un morceau de pain, s'exclama, « Par Allah, en vérité ce pain a été boulangé par une femme qui avait ses menstrues. » Le cadet, goûtant un morceau de chevreau, s'écria, « Ce chevreau a été allaité par une chienne » ; et le plus jeune s'exclama, « Ce Sultan est assurément un fils de la honte, un bâtard. » Tous ces propos furent entendus par le Sultan, qui s'était caché pour écouter les paroles des princes et en tirer profit. Il entra alors dans une colère noire et fit irruption en criant, « Que signifient les paroles que vous venez de prononcer ? » Ils répondirent, « Enquiers-toi à propos de tout ce que tu as entendu et tu verras que tout est vrai. » Le Sultan alla aussitôt dans les appartements de ses femmes pour s'informer et sut que la femme qui avait pétri le pain avait ses règles. Puis il convoqua le chef des bergers et s'enquit du chevreau abattu. Celui-ci répondit, « Par Allah, monseigneur, la chèvre qui a mis au monde le chevreau est morte et aucune autre n'avait de lait pour le nourrir ; comme j'avais une chienne qui venait d'avoir des petits, je lui ai fait allaiter le chevreau. » Enfin, le Sultan saisit son épée, se rendit dans les appartements de sa mère et s'écria, « Par Allah, à moins que tu n'écartes ma honte, ce cimenterre va te couper en deux ! Dis-moi de qui suis-je le fils ? » Elle répondit, « Par Allah, ô mon enfant, le mensonge est certainement une excuse, mais les faits et la vérité sont supérieurs. En vérité, tu es le fils d'un cuisinier ! » - Et Shéhérazade fut surprise par le lever du jour et se tut [...]

La Trois Cent Trente-Deuxième Nuit.

[...] « Ton père ne pouvait pas engendrer d'enfant-mâle et je n'ai pu mettre au monde qu'une seule fille. Mais le destin a voulu que la femme du cuisinier accouche d'un garçon (à savoir, toi) ; ainsi nous leur avons donné mon bébé et t'avons élevé comme le fils du Sultan, pour préserver le royaume après la mort de ton père. » Ébahi par la pénétration des trois princes, le Sultan les convoqua en son palais et leur demanda ; « Lequel d'entre vous a dit que celle qui avait pétri le pain avait ses règles ? » « C'est moi », dit l'aîné. « Qu'est-ce qui t'a conduit à soupçonner cela ? », dit le Roi. « Ô mon seigneur, quand j'ai pris le pain et l'ai rompu, des grumeaux de farine en sont tombés. C'est que la pâte avait été mal brassée par une femme affaiblie. Quand viennent les règles, les femmes perdent leur force. [...] » « [...] Et quel est celui qui a dit que la viande de chevreau venait d'un animal nourri par une chienne ? Quelle preuve en avait-il ? » [...] « Moi », dit le second fils du Sultan décédé, [...] « J'ai vu que la graisse du chevreau était près des os, et j'ai su qu'il avait été nourri avec du lait de chienne ; car la graisse des chiens est disposée près des os, tandis que celle des moutons et des chèvres se loge dans la viande. [...] » « [...] Et qui a déclaré que je suis un bâtard, quel signe en moi l'a mis en évidence ? » [...] - Et Shéhérazade vit l'aube se lever et se tut [...]

La Trois Cent Trente-Troisième Nuit.

[...] le plus jeune Prince répondit au Sultan, « Ô mon seigneur, tu n'es pas resté avec nous pour partager le repas et cela m'a suffi pour reconnaître que tu es

le fils d'un cuisinier et que tu es né de basse extraction. Chaque homme possède trois qualités qu'il hérite à certains moments de son père, de son oncle maternel et de sa mère. De son père lui vient la générosité ou l'avarice ; de son oncle le courage ou la lâcheté ; de sa mère la modestie ou l'arrogance ; et telle est la preuve de chaque homme. » Alors le Sultan lui dit, « En vérité tu as parlé ; mais dis-moi, comment se fait-il que des hommes comme vous, qui savent reconnaître toute chose grâce à leur pouvoir de pénétration, viennent quérir mon arbitrage ? Il n'y a pas plus savant que vous. [...] Faites comme votre père l'a voulu, respectez sa volonté. » Alors les Princes se retirèrent et s'en retournèrent dans leur pays. Ils firent comme leur père leur avait fait promettre sur son lit de mort. L'aîné lui succéda sur le trône ; le cadet prit possession des trésors ; le plus jeune prit les chameaux et les chevaux, les bœufs et les moutons. [...]

**

TEXTE TAMOUL

Alakeswara Katha

Cette version de l'épisode du chameau provient d'un recueil de contes en tamoul intitulé Alakeswara Katha, non daté, traduit en anglais au XIX^e siècle¹⁰.

*

[Les quatre ministres du roi d'Alakapour, faussement accusés d'avoir violé le privilège des appartements intérieurs, prouvent leur innocence et désarment la colère du roi en racontant diverses histoires]

Sous le règne d'Alakendra Raja, roi d'Alakapuri, il arriva que quatre personnes honorables voyageaient sur la grande route, lorsqu'elles rencontrèrent un marchand qui avait perdu un chameau. Entrant en conversation avec lui, un des voyageurs demanda si le chameau n'était pas boiteux d'une jambe, un autre s'il n'était pas borgne du côté droit ; le troisième demanda s'il n'avait pas la queue plus courte que d'ordinaire, et le quatrième s'il n'était pas sujet à la colique. Ils reçurent une réponse affirmative du marchand, qui fut bien content qu'ils eussent vu l'animal et leur demanda où ils l'avaient rencontré. Ils répondirent qu'ils avaient vu les traces du chameau, mais non le chameau lui-même, ce qui était en désaccord avec les renseignements exacts qu'ils paraissaient posséder. Le marchand les traita de voleurs, les accusa d'avoir enlevé l'animal et alla demander justice au roi. D'après le récit des marchands, le roi fut également porté à croire que les voyageurs devaient savoir ce qui était advenu du chameau, et les envoyant chercher il les menaça de toute sa colère s'ils n'avouaient pas la vérité. « Comment pourriez-vous savoir, leur dit-il, si le chameau est boiteux ou borgne, si sa queue est longue ou courte, ou s'il est sujet à une maladie, à moins de l'avoir eu en votre possession ? ».

Sur ce, ils expliquèrent l'un après l'autre les raisons qui les avaient amenés à exprimer leur opinion sur ces particularités. Le premier dit : « j'ai remarqué dans les traces de l'animal qu'il en manquait une, et j'en ai conclu qu'il était boiteux. » Le second déclara qu'il avait observé que les feuilles des arbres du côté gauche de la route avaient été arrachées ou déchirées, tandis que celles du côté droit étaient entières, et qu'il en avait conclu que l'animal était borgne du côté droit. Le troisième dit : « j'ai vu des gouttes de sang sur la route, d'où j'ai conjecturé qu'elles avaient coulé des piqûres des mouches, et j'ai supposé que la queue du chameau était trop courte pour lui permettre de chasser les insectes.

¹⁰ *Alakeswara Katha*, recueil en tamoul, trad. en anglais par Horace H. Wilson dans : *Mackenzie collection. A Descriptive Catalogue of the Oriental Manuscripts and other articles illustrative of the Literature, History, Statistics and Antiquities of the South of India, collected by the late Lieut.-Col. Colin Mackenzie, Surveyor General of India*, vol.1, Calcutta, 1828, p. 220-221. Trad. française dans Auguste Loiseleur Deslongchamps, *Essai historique sur les contes orientaux et les Mille et Une Nuits*, Extrait du Panthéon littéraire, 1838, p. 55-56 (note 2).

J'ai observé dit le quatrième, que, tandis que les pieds de devant du chameau étaient fermement plantés dans la terre, ceux de derrière paraissaient avoir à peine touché le sol, d'où j'ai conclu qu'ils étaient contractés par une douleur au ventre. »

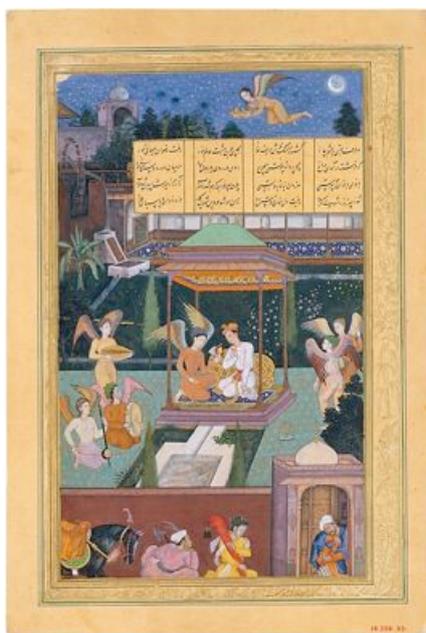
Lorsque le roi entendit ces explications, il fut très frappé par la sagacité des parties, et donnant au marchand une somme d'argent assez forte pour le consoler de la perte de son chameau, il fit de ces quatre personnes ses principaux ministres.

**

TEXTE INDO-PERSAN

Les Huit Paradis

Dans le poème de Amir Khosrow (Hasht Behesht, *Les Huit Paradis*, 1302), les frères deviennent les princes de Sarandib. Leur histoire est contée par « la belle hindoue au palais du dôme noir, le samedi du deuxième paradis » (trad. du persan par Farideh Rava)¹¹. En voici quelques extraits.



Page d'un manuscrit daté de 1597-98.

*

Le récit de la belle au souffle parfumé et la révélation des secrets enfouis

Elle dit : Dans les temps premiers
Fut un roi valeureux.
A Sarandib fut son trône,
les pas d'Adam firent la couronne de sa fortune.
[...]

¹¹ « Le conte des princes de Serendip », trad. du persan par Farideh Rava, dans Pek van Andel et Danièle Bourcier, *De la sérendipité dans la science, la technique, l'art et le droit. Leçons de l'inattendu*, Chambéry, L'Act Mem, « Libres sciences », 2009, pp. 275-293. Rééd. dans : Khosrow Dehlavi, Amir, *Les Trois Princes de Serendip*, traduit du persan par Farideh Rava et Alain Lance, présenté par Pek van Andel et Danièle Bourcier, Paris, Hermann, 2011.

Il eut trois fils, jeunes et intelligents,
Forts en sciences, tout comme en puissance.

[Les trois jeunes princes ayant, chacun leur tour, refusé de succéder à leur père sur le trône, celui-ci les envoie voyager]

Un jour, au hasard des pérégrinations de la lune et de l'étoile,
Quand ils s'acheminaient vers une ville,
un Africain couleur de goudron
surgit, tel une flèche, à leurs côtés.
Il dit : « Ô voyageurs aux beaux visages,
quelqu'un d'entre vous a-t-il vu un chameau ? »

L'un de ces trois jeunes ouvrit la bouche
et commença à décrire ce qu'il n'avait pas vu.
Il dit : « Ce disparu que tu as égaré
Est-il aveugle d'un œil ? » L'autre répondit : « Oui ! »
Le deuxième ouvrit sa bouche pour un sourire
et demanda s'il lui manquait une dent.
Le troisième demanda avec discernement
s'il boitait aussi d'une patte.
Ces détails clairs et véridiques
dissipèrent les doutes du chamelier,
il dit : « Puisque vous m'avez renseigné,
il faudrait aussi me montrer le chemin qu'il a pris ! »
Tous les trois répondirent :
« Prends ce chemin et dépêche-toi ! »
Rapidement, cet homme véloce se mit en route
Pour vaquer à ses occupations.
[...]

Quand du souffle de l'air qui réjouit l'âme
Le narcisse de leurs yeux devint ivre de sommeil,
tel le vent, le chamelier surgit à nouveau
avec une langue comme une dague en acier.
Il dit : « De ce côté aussi loin qu'un farsang
Mes pieds n'ont pas cessé de courir,
j'ai franchi beaucoup de montagnes et de cols,
Je suis las d'avoir tant cherché.
Mon œil n'a même pas vu un grain de poussière de ce chameau
Et parmi tant de poussière, pas le moindre être vivant ! »
L'un d'entre eux dit : « Mais dis-moi !
Comment peut-on cacher ce que nous avons vu ?
Son dos n'était-il pas chargé
de miel d'un côté, d'huile de l'autre ? »
Le deuxième se tourna vers lui
et dit : « Il y a une femme sur ce chameau. »

Le troisième dit : « La femme est enceinte
Et sa grossesse lui est pénible. »

[Le chamelier croyant avoir été volé, ils vont solliciter le verdict du roi. Celui-ci fait emprisonner les frères. Puis le chameau est retrouvé, ainsi que tout son fardeau et la mariée. Les frères sont libérés et dédommagés, et le roi leur demande de raconter comment ils ont fait pour décrire quelque chose qu'ils n'ont pas vu.]

Afin de se soumettre à cette demande particulière
ces hommes bien nés renouvelèrent leur hommage au roi.

L'un d'entre eux prit donc la parole,

Il dit : « Que votre pays soit toujours prospère et heureux !

Moi, c'est par pure déduction

que j'ai affirmé : ce chameau est borgne,

j'ai vu tout le long du chemin

que les plantes et les épines n'étaient broutées que d'un côté.

J'en ai conclu qu'il était borgne

et qu'il était obligé de paître sur un seul côté. »

Le deuxième dit : « C'est mon observation qui m'a fait conclure
qu'il boitait d'une patte,

car des traces sur le chemin

m'ont signalé qu'il traînait une patte. »

Le troisième a dit : « Moi, comme les sages,

j'ai dit qu'il lui manquait une dent.

Des feuilles et des branches qu'il avait mâchées

j'ai vu par terre la moitié intacte

dans ce qui n'était pas mastiqué

on distinguait chacune des feuilles.

J'en ai donc conclu

qu'à sa bouche il manquait une dent. »

Le roi dit : « Sur ces trois premières choses
ce que vous avez raconté était exact et véridique.

Sur les trois autres choses aussi vous devrez

répondre avec la même précision. »

De nouveau l'un d'eux commença à parler du secret
et dévoila ce qui était caché.

« Le premier mot prononcé par moi
fut l'histoire du miel et de l'huile.

Parce que dans les épines et les branchages

j'ai vu quelques gouttes qui avaient taché la terre

sur un côté, les mouches s'étaient rassemblées,

sur l'autre côté, une colonne de l'armée de fourmis.

J'ai déduit que c'était l'huile et non le miel

qui faisait courir la fourmi avec un tel empressement,

et sur quoi la mouche se rue

est de toute évidence du miel. »

Le deuxième prit alors la parole et dit :
 « C'est moi qui ai affirmé qu'il était monté par une femme.
 Un indice fut pour moi déterminant :
 Les traces des genoux du chameau par terre.
 À côté de ces traces on pouvait distinguer
 les traces des sandales d'une noble dame.
 J'ai vu aussi une trace humide sur un côté du chemin.
 J'ai gratté le sol et je l'ai humé.
 Mon souffle par cette odeur s'est enflammé
 en moi le désir est monté à ébullition.
 J'eus une seule pensée à l'esprit :
 c'était une femme et non un homme qui montait le chameau. »
 Le troisième dit : « À mon avis cette femme
 était enceinte et lourde,
 car là où le chameau s'agenouillait
 et là où l'on monte sur la bête,
 j'ai vu sur la terre, à côté des traces de pas,
 également des empreintes de mains.
 J'ai dit que cette femme était enceinte
 Et qu'il lui était difficile de se soulever du sol.
 C'est pour cette raison qu'elle avait posé ses mains par terre
 pour pouvoir se lever elle s'était mise à quatre pattes. »
 Quand le roi entendit les réponses des trois hommes
 il ne put que s'incliner devant tant de perspicacité.
 Pour chacun, avec mille faveurs et récompenses
 il fit préparer les vivres nécessaires.
 Leur don de clairvoyance lui donnait envie
 de les garder plus longtemps en sa compagnie.
 À l'intérieur du sérail il fit aménager
 un appartement pour qu'ils se sentent chez eux.
 Le cœur libéré de toute contrainte
 ils ont à nouveau préparé une fête.
 Avec ses nouveaux amis
 le roi commença à boire et à s'amuser.
 Le roi écouta leurs paroles en privé
 souhaitant mettre à profit leur sagesse.
 Quand il discernait une signification cachée
 il l'imprimait dans son âme.

Un jour le roi leur envoya
 une brebis et du vin qui éclaire les entrailles.
 En allégresse ils se sont réunis
 avec jovialité et entrain ils se mirent à boire.
 Après que chacun eut vidé quelques coupes
 le vin fit bouillir l'intérieur de leur corps,
 de nouveau chacun prit la parole
 sur les sujets de sa compétence.

Le plus grand et le plus vif d'esprit des trois
 parla selon son cœur rempli de sagesse ;
 « Ce vin dans lequel l'être se perd
 on dirait qu'il a du sang humain. »
 Le deuxième, spécialiste des secrets,
 s'exprima sans rien dissimuler ;
 « Cette brebis soi-disant de pur sang
 a du sang de chienne dans les veines. »
 Le troisième, sage et rusé, capable de résoudre tout problème,
 donna son avis sur ce qui était passé :
 « Ce monarque n'est pas de lignée royale,
 je dirais qu'il est fils d'un cuisinier. »

*[Le roi ayant entendu leurs propos, il va enquêter auprès du marchand de vin, du
 berger et de sa mère.]*

Quand le roi entendit le récit de sa mère
 de honte il baissa la tête.
 Il s'enfonça dans ses pensées, stupéfait,
 regrettant d'avoir posé une telle question.
 Honteux, il quitta le palais en hâte,
 abasourdi, il ne se sentait ni mort ni vif.
 Il se rendit aux appartements privés de ses invités
 dont l'éloquence l'avait rendu muet. Après plusieurs tournées de vin
 l'ivresse lâcha les brides du secret.
 Il dit : « Le secret que j'ai entendu de vous,
 je l'ai cherché et je l'ai trouvé.
 Les trois choses étaient claires et véridiques
 de même il faut me dire la vérité.
 Comment avez-vous pu savoir
 ce qui était ainsi caché ? »
 L'un dit : « Quand j'ai bu du vin,
 j'ai vu qu'il augmentait ma tristesse.
 Le vin augmente la joie,
 c'est surprenant qu'il engendre la tristesse !
 J'ai demandé l'avis des autres,
 leurs réponses à la question confirma mon avis.
 Il fut clair pour moi que ce vin si agréable au palais
 dans le sang des hommes avait fermenté. »
 Le deuxième dit : « Quand j'avais l'intention
 de me servir de cette appétissante brebis,
 à la première bouchée une brûlure et un tumulte remplirent mon estomac
 et la salive commença à couler de ma bouche.
 Dans ses veines, il y avait l'odeur du sang,
 ses côtes ressemblaient aussi à celles d'un chien.
 J'ai dit que ceci n'est pas une brebis mais un chien qui ressemble au loup
 ou bien il est élevé avec le lait d'une chienne. »
 Le troisième dit : « Je dirai la vérité,

si vous épargnez ma vie. »
 Le roi jura et fit le serment
 qu'il ne courait aucun risque en aucun moment.

Alors le jeune commença son récit et dit :
 « Quand je suis arrivé auprès du roi
 tout ce que j'ai vu de toi par ma sagesse je l'ai vérifié.
 J'étais à la recherche du secret du roi,
 j'ai regardé tout méticuleusement
 recherchant des signes attestant la royauté
 d'après lesquels on connaîtrait quelqu'un.
 Je les ai cherchés tu n'en avais point.
 Tu ne parlais que de mets et de pains.
 Tu n'as jamais rien raconté que des histoires de pain.
 Ces signes laissent donc présager quelque chose de mauvais.
 J'en ai donc déduit que tu étais issu
 d'un moule à pain plutôt que d'un trône.

[Le roi les récompense et les congédie]

Contents de leur bonne fortune, tous trois
 prirent le chemin de leur maison.
 Ils allèrent vers le pays de leur père
 fiers comme leur père.
 Le vieux père retrouva sa joie
 et son visage de la jeunesse.
 Il ne put alors dissimuler sa joie,
 ses cheveux couleur camphre devinrent noirs.
 À son fils aîné, il montra
 le coussin couleur musc des rois.
 Il lui donna aussi le dais noir avec tous ses attributs.
 Aux autres il donna des drapeaux noirs.

**

TEXTE ITALIEN TRADUIT DU PERSAN

La pérégrination des trois jeunes fils du roi de Serendip

Dans le Peregrinaggio (1557), les princes de Serendip deviennent les héros de multiples aventures et leur histoire se diffuse dans toute l'Europe.



Frontispice de l'édition vénitienne de 1557

*

Nouvelle 1. *Le chameau volé et la justice de Bahram*¹²

[Dans la nouvelle-prologue qui précède, les trois princes refusent de succéder à leur père sur le trône. Le roi de Serendip feint d'être fâché et les envoie voyager de par le monde.]

Cet incident laissa les jeunes garçons infiniment affligés, mais, obéissant à la volonté de leur père, ils entreprirent immédiatement leur pérégrination et, une fois sortis du royaume paternel, ils arrivèrent dans l'État d'un grand et puissant Empereur, nommé Bahram. Dans ce lieu, sur la route qui menait à la ville

¹² « Novella I. Il camello rubato e la giustizia di Bahram », *Peregrinaggio di tre giovani figliuoli del Re di Serendippo*, per opera di M. Christoforo Armeno, dalla persiana nell' italiana lingua trapportato, Venezia : M. Tramezzino, 1557. Trad. de l'italien par Carole Aghion, à partir du texte original réédité dans : Enrico Cerulli, *Una raccolta persiana di novelle tradotte a Venezia nel 1557*, Atti della Accademia Nazionale dei Lincei, Memorie, Classe di Scienze morali, storiche et filologiche, ser. 8, vol. 18, fasc. 4, Roma, Accademia Nazionale dei Lincei, 1975, pp. 253-257.

impériale, ils rencontrèrent un jour un chamelier qui avait égaré un de ses chameaux et qui leur demanda s'ils ne l'avaient pas croisé par hasard sur leur chemin ; et du moment qu'ils avaient aperçu les empreintes et les traces de cet animal, ils crurent bon de lui dire qu'ils l'avaient vu sur leur route. Et afin que celui-ci n'en doutât point, comme ils étaient prudents et sages et qu'ils avaient repéré les nombreuses marques laissées par le chameau égaré, l'aîné dit aussitôt : Dis-moi, mon frère, le chameau que tu as perdu n'est-il pas borgne ? Le chamelier ayant répondu qu'il en était ainsi, le deuxième continua et dit : Maintenant, dis-moi, à part le fait qu'il était borgne, ne lui manque-t-il pas aussi une dent dans la bouche ? Le chamelier ayant répondu affirmativement, le troisième ajouta : Serait-il également boiteux par hasard ? Après que cela aussi fut confirmé par le chamelier, ils dirent : Ce chameau, nous l'avons sans aucun doute rencontré sur le chemin il n'y a pas longtemps et nous l'avons laissé un bon bout en arrière. Alors le chamelier tout heureux remercia les trois frères et partit dans la direction qu'ils lui avaient indiquée pour chercher son chameau, et marcha non moins de vingt lieues sans parvenir à le retrouver. Revenant alors exténué et en proie au désespoir, il retrouva le jour suivant les jeunes garçons non loin de l'endroit où il les avait quittés, lesquels, assis près d'une claire fontaine, étaient en train de déjeuner. Et là, se plaignant à eux qu'il n'avait pas retrouvé son chameau, il leur dit : J'ai marché non moins de vingt lieues sur la route que vous m'avez indiquée, mais c'est en vain que j'ai enduré une telle fatigue ; car je n'ai pas réussi à retrouver mon animal, et, bien que vous m'avez fourni de nombreux indices, néanmoins, je ne puis pas croire que vous ne m'avez pas berné. En réponse à cela, l'aîné lui dit : D'après les signes que nous t'avons donnés, tu peux bien juger si nous t'avons berné ou non ; mais afin que tu n'aies pas une mauvaise opinion de nous, je te donne cet autre indice : ton chameau était chargé et sur un flanc il portait un fardeau de beurre et sur l'autre un de miel. Et moi, ajouta le deuxième, je te dis que sur ton chameau il y avait une femme ; et cette femme, dit le troisième, afin que tu saches que nous te disons la vérité, j'affirme qu'elle était enceinte. Ayant ouï ces propos, et s'étant persuadé que les jeunes gens, pour les nombreux et réels indices qu'ils lui avaient fournis, lui avaient dérobé le chameau qu'il n'avait pas réussi à retrouver sur le chemin qu'ils lui avaient indiqué, le chamelier décida d'aller devant le Tribunal et d'inculper les jeunes gens d'avoir volé son chameau en cours de route. Alors il se présenta devant le juge, et les trois frères furent officiellement accusés d'avoir commis le larcin et jetés en prison. Ce fait parvint jusqu'aux oreilles de l'Empereur qui en fut très contrarié, étant donné qu'il avait pris toutes les précautions possibles pour que l'on puisse se déplacer dans son royaume en toute sécurité et sans craindre les brigands. Alors, très inquiet, il fit conduire devant lui le jour suivant les jeunes hommes et appela aussi le chamelier, demandant que celui-ci, en leur présence, l'informât de comment s'étaient passés les faits. Après avoir écouté ce que lui dit le chamelier au sujet des indices que lui avaient donnés les jeunes garçons sur le chameau perdu, fort troublé, il s'adressa à eux en prononçant ces mots : Vous avez entendu l'accusation que vient de vous faire le chamelier ; étant donné qu'en raison des indices que vous lui avez fournis, je suis persuadé que vous avez volé son animal, d'autant plus que, pour scrupuleux qu'il ait pu être, il n'a pas été en mesure de le retrouver sur le chemin que vous lui avez indiqué, selon la justice, je devrais vous condamner à mort pour ce

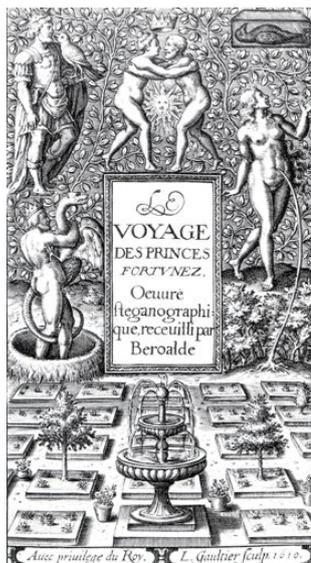
méfait ; néanmoins, étant donné que je suis par nature plus enclin à la clémence qu'à la sévérité, j'ai décidé, avant de vous mettre à mort, de vous faire retrouver le chameau volé sur-le-champ. Et si vous ne faites pas cela sans tarder, je vous ferai mourir demain à la première heure d'une mort déshonorante, comme il convient aux malandrins. Ayant ouï les propos et la délibération de l'Empereur, les jeunes gens, qui étaient fort affligés par toute cette affaire mais réconfortés néanmoins parce qu'ils se savaient innocents, lui répondirent ainsi : Nous sommes, Sire, trois voyageurs qui sont en route pour leurs pérégrinations, et pour aucune autre raison que pour voir les différents pays et les merveilles qui se trouvent en ce monde, voilà le but de notre voyage. C'est ainsi qu'arrivés par hasard dans votre royaume, nous avons rencontré non loin de cette ville le chamelier ici présent, lequel nous a demandé si nous n'avions pas d'aventure trouvé un chameau qu'il avait perdu sur le chemin ; bien que nous ne l'ayons vu d'aucune manière, ayant toutefois aperçu sur la route de nombreux indices du chameau égaré, nous répondîmes par plaisanterie que nous l'avions rencontré ; et afin qu'il ajoute foi à nos paroles, nous lui donnâmes les signes dont il vous a parlé, lesquels par pur hasard se sont révélés vrais, mais le chamelier, n'ayant pas réussi à retrouver le chameau sur le chemin que nous lui avions indiqué, nous a injustement inculpés d'avoir volé son animal, et nous a conduit en votre présence, comme vous voyez. Ce que nous venons de vous dire est la pure vérité ; s'il en est autrement, nous acceptons que vous nous fassiez mourir de quelque mort cruelle et rude qu'il vous plaira. Après avoir ouï les paroles des jeunes gens et n'arrivant pas à se persuader que les six indices fournis au chamelier aient pu par pur hasard se révéler tous vrais, l'Empereur leur dit : Je ne pense pas du tout que vous êtes trois devins, mais plutôt trois malandrins, qui allez assassiner les gens que vous croisez sur votre chemin ; et, par conséquent, je crois que pas même un seul des six indices du chameau perdu que vous avez fournis au chamelier ne soit faux. Et les ayant donc fait reconduire en prison, il advint que, entre temps, un voisin du chamelier qui voyageait pour ses affaires retrouvât sur la route l'animal perdu ; et l'ayant reconnu, et pris, il le rendit à son retour au maître de l'animal qui était son voisin. Alors le chamelier, s'étant rendu compte de son erreur, et considérant que les garçons pouvaient se trouver en grave danger à cause de lui, courut sans perdre de temps chez l'Empereur ; et lui ayant fait comprendre qu'il avait retrouvé son chameau, il le supplia humblement et avec grande insistance qu'il fît remettre en liberté les jeunes innocents. Ayant pris connaissance de ce qui s'était passé, fort attristé d'avoir emprisonné les jeunes malheureux, surtout qu'ils n'avaient commis aucun crime, l'Empereur donna l'ordre de les faire sortir de prison sur-le-champ et de les conduire en sa présence, ce qui fut exécuté sans retard ; tout d'abord, il s'excusa auprès d'eux pour les avoir fait incarcérer en raison de l'injuste accusation du chamelier ; ensuite, désireux d'entendre comment ils étaient parvenus à deviner les indices du chameau perdu, il leur demanda avec grande insistance d'expliquer tout cela. Voulant à tout prix satisfaire la curiosité de l'Empereur, l'aîné lui dit : Voici comment je m'aperçus, Sire, que le chameau perdu était borgne ; pendant que nous marchions sur la route où il était passé, je vis que sur un des côtés l'herbe était beaucoup plus mauvaise que celle qui se trouvait sur l'autre, et elle était toute mordillée et ruminée, tandis que celle qui se trouvait sur l'autre côté était intacte et saine. Ce qui me poussa à croire qu'il était borgne de cet œil, avec

lequel il ne pouvait pas voir le côté où se trouvait la bonne herbe ; car il n'aurait jamais laissé la bonne pour la mauvaise. Le deuxième continua, et dit : Sire, que le chameau fût sans une dent, voici à quoi je l'ai vu, que sur le chemin je retrouvai presque à chaque pas des bouchées d'herbe ruminée dont la dimension était telle qu'elles auraient pu aisément passer à travers le trou d'une dent d'un tel animal. Et moi, Sire, dit le troisième, j'estimai que le chameau perdu était boiteux pour la raison même que je distinguai clairement les traces de trois pattes de cet animal ; je m'aperçus, pour autant qu'il me fût possible de m'en remettre aux signes, qu'il traînait la quatrième patte derrière lui. L'Empereur demeura fort stupéfait de l'esprit et de la prudence des jeunes garçons et, désireux d'entendre de quelle manière ils avaient su deviner les trois autres signes, il les pria avec bienveillance de lui raconter ceux-là aussi. Alors pour satisfaire jusqu'au bout la curiosité du souverain, l'un des jeunes garçons dit : Sire, que le fardeau de l'animal fût d'un côté de beurre et de l'autre de miel, voici à quoi je m'en aperçus, à ce que pendant au moins une lieue je vis sur un côté de la route une multitude infinie de fourmis qui raffolent de la graisse ; et de l'autre paissait un nombre incroyable de mouches, qui sont tant goulues de miel. Et qu'une femme se trouvât dessus, dit le deuxième, je le jugeai à ceci : après avoir vu la trace où le chameau s'était agenouillé, j'aperçus aussi la forme d'un pied humain, lequel me sembla être celui d'une femme, mais il aurait pu tout aussi bien être celui d'un enfant, et de cela je m'en assurai ainsi: ayant remarqué des traces d'urine à côté de la forme du pied, je mis mes doigts dans l'urine pour en sentir l'odeur, et cela provoqua immédiatement en moi une concupiscence charnelle. Voilà ce qui me fit croire qu'il s'agissait d'un pied de femme. Le troisième dit : Que cette femme fût enceinte, je m'en aperçus à la trace des mains que l'on voyait sur le sol, car, après avoir uriné, elle avait dû, à cause de la lourdeur de son corps, s'aider de ses mains pour se redresser. Les propos des jeunes garçons provoquèrent une admiration infinie chez le roi, outre une incroyable estime pour leur esprit, et il décida de les choyer et de les honorer par tous les moyens, ainsi qu'il convenait à leur valeur exceptionnelle. Et il leur fit préparer une chambre somptueuse dans son propre palais et les pria affectueusement de rester avec lui aussi longtemps qu'il leur plairait, les assurant de la meilleure façon possible de la grande estime qu'il avait pour leur vif et noble esprit. Les jeunes garçons, qui se virent honorer de telle manière par un si grand prince, après l'avoir remercié une infinité de fois pour sa grande courtoisie, se montrèrent immédiatement disposés à satisfaire chacun de ses désirs. Ensuite ils furent accompagnés dans leurs appartements par l'Empereur lui-même et furent dès lors traités royalement, et pas un seul jour ne passait sans que pendant au moins quatre heures l'Empereur ne s'entretînt avec eux de sujets divers, et ne se réjouisse infiniment de leur prudence et de leur vif esprit ; des fois même, il se cachait dans une petite pièce qui se trouvait à côté de leur chambre pour écouter leurs nobles discours et en repartait toujours très heureux.

TEXTES FRANÇAIS

L'Histoire véritable, ou Le Voyage des Princes Fortunez

En 1610, François Béroalde de Verville publie une adaptation originale du *Peregrinaggio*, dont il a effacé la couleur orientale. Son roman alchimique est divisé en quatre parties nommées « entreprises », elles-mêmes divisées en chapitres nommés « desseins »¹³.



*

Entreprise II

Dessein IV

Quel animal est le Chrysofore. Pour avoir fait des réponses à propos sans penser à mal, les Fortunez sont accusés d'avoir volé le Chrysofore de l'Empereur. Ils sont enquis par le Magistrat, puis par l'Empereur. À la fin ils sont délivrés.

Déjà les ombres commençaient à s'allonger, et la nuit qui ôte les figures de l'air apprêtait son voile pour serrer les raretés de nature, que les Fortunez sortant du détour de l'allée de la fontaine, prirent le grand chemin de la ville, de laquelle approchant ils rencontrèrent un personnage bien monté, et suivi de cinq ou six

¹³ Béroalde de Verville, *L'Histoire véritable, ou Le Voyage des Princes Fortunez*, Paris, Chez Claude de la Tour, au mont S. Hilaire, à l'enseigne S. Hilaire, 1610. J'ai reproduit le texte dans sa langue originale, avec d'infimes modifications orthographiques (marques de l'imparfait et ponctuation).

Texte mis en ligne par le Centre d'Études Supérieures de la Renaissance : http://www.bvh.univ-tours.fr:8080/xtf/view?docId=tei/B693836101_346632/B693836101_346632_tei.xml;query=;brand=default (page consultée le 1^{er} janvier 2014)

serviteurs, qui s'arrêta à eux, et pour ce qu'il les voyait comme gens arrivant de quelque part, leur demanda si en leur chemin ils n'avaient point vu un Chrysofore, et que s'ils en savaient des nouvelles, ou qu'ils eussent vu quelqu'un l'emmener, il les pria de l'en avertir. Ils répondirent que le Chrysofore était seul et qu'il suivait son chemin, ils savaient bien que c'était un animal métissé que les habitants de Quimalée font ainsi engendrer. Ils reçoivent un chameau du ventre de sa mère, et le mettent sous une ânesse qui l'allaite et élève. Quand ce chameau est grand et qu'il est capable d'engendrer, il suit le lait, tellement qu'il n'a aucune volonté en les chameaux femelles, mais poursuit les ânesses. À cette occasion on lui en soumet quelques-unes, lesquelles de telle saillie conçoivent les Chrysofores qui sont de beaux animaux, grands comme des mulets, mais de diverses et belles couleurs, qui toutes en quelque sorte que l'on les regarde rendent un brillant doré : cet animal de son propre instinct suit le soleil ; étant chargé il se repose quelquefois entre les deux soleils, s'il est seul, car étant en troupe et que l'on le pousse lorsqu'il veut se coucher il est obéissant, alors que s'il chemine seul, il va selon son intention, jusqu'à ce que le Soleil soit couché, et alors il se couche, et au lever du soleil il se lève. Or est-il que les mulets de l'Empereur étaient venus de la récolte des deniers et du revenu, parmi la troupe il y avait un Chrysofore que par mégarde on laissa aller une autre voie que celle des autres bêtes qui allaient en troupe. Ce fut la faute des valets qui n'y prenaient pas garde ; quand la troupe fut recueillie au logis, on trouva à dire le Chrysofore, sur le champ le receveur général remonte à cheval avec ses gens pour l'aller recouvrer ; c'est lui qui a demandé aux Fortunez s'ils l'avaient vu, avec la réponse qu'ils firent ils ajoutèrent : l'aîné disant : la bête suit le chemin de la forêt, n'est-elle pas borgne ? Le second, n'est-ce pas une femelle ? Le troisième, elle est boiteuse. A cela il les remercia de si bonnes indications, leur disant que véritablement ce qu'ils avaient remarqué était, et partant qu'elle n'était qu'égarée, et donc il poursuivit son chemin. Ce général suivit la voie qu'ils lui avaient montrée, et avec ses gens ne fit que tracer toute la nuit, tant que lassés revinrent au matin, en délibération d'envoyer diligemment gens de toutes parts pour en ouïr des nouvelles. Le Soleil était déjà assez haut, que les Fortunez allaient à la fontaine revoir la Fée, et ce Receveur les rencontra presque où le jour de devant il avait parlé à eux & leur dit, tout fâché, qu'il n'avait point ouï de nouvelles du Chrysofore, & les pria de lui en dire s'ils en avaient. Ils répondent : Nous avons aperçu ses allures, & l'avons vu de fait ou de pensée, & ne savons s'il est à vous. L'aîné : La bête est chargée de sel. Le 2 : Il y a aussi du beurre ; l'autre : Et du miel. Ce Receveur les remercia fort courtoisement en apparence, & passa outre, & dit à un de ses gens qu'il avisa où ces trois se retireraient, & étant en la ville prit une commission & des sergents, & alla après les Fortunez, lesquels il trouva sur le sentier qui conduit à la fontaine, & les fit prendre & mener devant le Juge. Il y avait occasion de faire recherche de cette perte : Car ce que le Chrysofore portait était plus exquis que l'or, d'autant que le sel était de ce sel fusible cristallisé, dont les anciens ont tant chanté de vertus, & l'Empereur en usait pour se préserver de l'épilepsie. Le beurre était fait du lait d'une jeune vache, ayant vélé la première fois & d'un mâle, le soleil étant en la fin du Taureau, & le beurre fait le soleil étant aux Gémeaux, duquel on tirait un magistère dont l'Empereur se servait pour se tenir frais & se conserver sans douleurs. Le miel était tiré de mouches vierges, qu'on appelle, & est presque

blanc, & ce miel ainsi pris des abeilles royales est réduit en liqueur vineuse pour la bouche de sa majesté, qui en prend souvent pour dissiper l'humeur qui cause la goutte, & par ainsi il s'en garantit, bien qu'il en fut de race d'en être atteint. Les Fortunez cédant à la force, furent conduits devant le Magistrat, qui les interrogea de leur qualité, pays, état, noms & affaires, & les enquit sur le vol du Chrysofore, à quoi ils répondirent suffisamment, & de bonne grâce, y ajoutant une assurance qui faisait émerveiller le Juge, qui insistant sur ce vol, les pressait de dire où ils l'avaient détourné. Donc ils déclarèrent avec humble serment, qu'ils ne l'avaient aucunement vu, ni rencontré. Leur prudence à dire leurs raisons emplissait d'ébahissement ceux qui étaient présents, joint qu'ils alléguaient que ce qu'ils ont dit a été de gaîté de cœur. Le juge se voyant moqué à son avis, les envoya en prison, où ils furent séparés, & délibéra de les presser de si près qu'il saura la vérité du vol. De fortune à ces interrogatoires était présent un gentilhomme servant de l'Empereur, qui ayant tout remarqué & se trouvant au dîner de sa majesté, qui demandait des nouvelles, raconta ce qu'il avait vu & ouï, de ces beaux étrangers, & en conta tant de merveilles que tout incontinent l'Empereur les envoya quérir, voulant soi-même ouïr & voir ces personnages pour en faire justice selon l'arrêt qu'il en donnerait, puis qu'ils s'étaient attaqués à chose de si grande conséquence lui appartenant. Les prisonniers lui étant amenés & l'accusation faite en leur présence, l'Empereur leur dit : Beaux enfants, j'ai regret qu'en si grande jeunesse vous soyez adonnés à un si pernicieux métier, vous me faites pitié, toutefois je suis contraint de faire justice, je vous ferai pourtant miséricorde, pourvu que vous reconnaissiez votre faute, & déclariez qui sont vos complices, à ce que restitution soit faite. Avisez que ce n'est pas peu de se prendre à moi, par quoi repentez-vous & faites votre devoir ; que si vous êtes opiniâtres, je vous ferai si bien châtier, qu'à votre punition on jugera de mon équité. L'aîné des Fortunez : Sire, l'état que nous avons ouï faire de votre bonté nous a fait venir en vos terres, pour les visiter, & connaître ce qui est vrai de votre majesté ; Nous sommes trois frères arrivés en cette ville d'hier au soir, non pour y voler, ni guetter les chemins, car ce n'est pas notre condition, tout ce que nous désirons ravir, pratiquer ou emporter d'ici est l'honneur, & en telle habitude la vertu nous fait errer par le monde. Or, Sire, nous vous disons franchement, qu'arrivant ici auprès, nous avons passé par un petit chemin peu fréquenté, & là avons vu les allures d'un Chrysofore, & est advenu que celui qui nous accuse l'ayant égaré, possible par sa négligence punissable, ou celle de ses gens qui est inexcusable, le cherchant nous en a demandé des nouvelles, & lui avons dit sans contrainte, des enseignes qui le pouvaient dresser. Sire, ce que nous avons dit est une conjecture faite sur l'apparence offerte, & s'il est advenu que nous ayons rencontré à la vérité, ce n'est pas à dire que nous l'ayons détourné, ou en soyons consentant, & de fait nous n'avons point vu la bête, & n'y avons point fait de faute, car nous ne voudrions pas faire tort à aucun. Aussi ce que nous lui avons confirmé de notre connaissance, était pour le consoler. Sire, sauf l'honneur du à votre majesté, il n'y a pas apparence qu'ayant fait un si notable vol, le vinssions confesser, & nous mettre en lieu où vous avez tout pouvoir, il y aurait en nous trop de témérité. Ceux qui font mal cherchent les ténèbres, & nous avons comparu en pleine lumière, même notre hôte répondra qu'il n'a rien vu avec nous que nos petites hardes. L'EMP. : C'est dommage mes enfants que vous usiez votre gentil esprit à mal faire, & à vouloir ainsi palier vos méfaits. Laissez cette

mauvaise industrie, & vous reconnaissez tandis qu'il y a encore lieu de grâce. LE SECOND : Sire, si nous étions voleurs, la conscience qui est plus forte que l'âme même nous accuserait devant vous, & n'y aurait pas moyen de subsister en votre présence, n'étant point innocents. Aussi nous n'avons pas tant d'âge & de nécessité que la vie nous soit un malin fardeau, duquel nous ayons envie de périr volontairement. L'EMP. : Vous vous endurez tant en votre mal, qu'il n'y aura plus moyen d'obtenir pardon, avisez vous, & ne faites point tant les suffisants, car nous savons le moyen de rabattre tels artifices & de plus grands. Le JEUNE : Sire, l'apparence de notre fortune vous doit ôter l'opinion de l'intérêt que vous avez en la perte du Chrysofore, qui est si peu quand il serait tout perdu, qu'il s'en peut recouvrer un autre, & même celui-là peut être trouvé. Mais le mal qui est fait à des innocents ne peut être réparé, votre équité y pourvoira. L'EMP. : Voici de beaux diseurs, il les faut resserrer, le temps leur enseignera à parler d'une autre sorte, pourtant que l'on les enquête diligemment selon les voies de justice. La Fée ouït le bruit de ce qui se passait touchant ces prisonniers, & sachant que c'étaient ces jeunes étrangers tant accomplis qu'elle avait eus à la fontaine, voulut prévoir à leur fortune, par quoi en hâte elle vint vers l'Empereur. Ainsi qu'elle entrait en la ville on ramenait le Chrysofore, qu'un valet de charbonnier avait trouvé au long de la forêt, & l'avait redressé ayant vu la couverture qu'il connaissait. La Fée se hâtait d'aller & rencontra les Fortunez qu'on ramenait en prison. Elle s'adressa aux sergents, lesquels ayant priés ramenèrent les prisonniers à l'Empereur, qui était encore au lieu même où il les avait interrogés. Il fut ébahi de voir la Fée venir avec ces sergents, il pensait qu'elle eût quelque plainte à faire contre ces étrangers. Mais il changea d'opinion quand il la vit en humble suppliante le requérir : Sire, je vous supplie ayez compassion de ces jeunes gens étrangers, ne faites point de tort à votre réputation en les offensant. Levez-vous ma cousine, dit l'Empereur, tout est vôtre, je ferai tout ce que vous voudrez. Donnez-les moi, dit-elle. Je le veux, dit l'Empereur. Mais de quoi les connaissez-vous ? Elle raconta à l'Empereur leur arrivée à la fontaine, & ce qui s'y passa ; & comme elle faisait ce discours, il entra un Prince qui vint prier l'Empereur d'apaiser cette affaire, pour ce que le Chrysofore était trouvé. La prudence de l'Empereur fut de convertir tout en joyeuse rencontre, ne laissant toutefois de menacer en particulier le Receveur, lui remontrant sa faute, inconsidération & négligence.

Dessein V

L'Empereur enquiert les Fortunez sur ce qu'ils avaient dit du Chrysofore, & ils lui en rendirent raison, & comme ils avaient jugé de ce qu'il portait, ce qu'ayant entendu il les pria de demeurer avec lui.

Toute l'affaire du procès étant terminée, les Fortunez prenaient congé de l'Empereur qui les ayant considérés leur commanda de ne s'éloigner pas, mais de demeurer un peu, tant qu'il eût parlé à eux. Il les appela donc à soi, & les interrogea de leurs pays, noms & qualités, & après avoir su d'eux qu'ils étaient de

Nabadonce, fils d'un sage Philosophe, qui les envoyait voir le pays. Il leur demanda ce qui était du Chrysofore & ce qu'ils en pensaient, vu les enseignes & réponses qu'ils avaient faites au Général. CAVALIRÉE : Sire, les petites remarques qui nous ont fait parler au Général sont de si peu de conséquence, que ce nous est presque honte de les déduire devant votre Majesté. Toutefois pour ce que les sujets de plaisir sont quelquefois agréables aux grands, nous vous dirons maintenant ce qui en est. Ne connaissant pas le pays, nous prenions les voies qui se rencontraient, par quoi passant par un assez beau chemin, non pourtant guère battu, je vis le train de la bête, & je supposai que c'était un Chrysofore, comme le pied, & le pas imprimé au sable me le démontrait, & de là avisant plus exactement, j'estimai qu'il était borgne, & qu'il avait perdu l'œil droit, car je remarquai qu'il s'était mis à paître de l'herbe qui était à son côté gauche, laquelle n'avait pas si bonne grâce que celle qui était à droite, laquelle n'était point atteinte, ce qui m'induisit à croire qu'il ne voyait point de cette part là. FONSTELAND : Je connus que c'était une femelle, d'autant qu'elle avait uriné, & je notai que son eau était entre les pieds de derrière fort éloignée en dehors, ce qui n'échoit pas aux mâles qui coulent leur eau entre les quatre pieds. VIVARAMBE : Je pense qu'elle était boiteuse du pied gauche de devant, (je parlerais en écuyer si je traitais d'un cheval) par ce que je voyais la symétrie de l'allure faussée en telle part, & partant qu'elle clochait & foulait autrement l'herbe de ce pied que des autres. L'EMPEREUR : Voilà de bien jolies observations, qu'en dis-tu cousine ? LA FÉE : Ce n'est pas tout, vous y trouverez plus que vous ne pensez. L'EMP. : Et pour ce il faut venir au reste qui est plus difficile, comme je crois, mais premièrement les beaux enfants, à ce que je n'ai point honte d'être servi en ce qui me concerne, dites-moi pourquoi ayant assez de richesses, de grandeurs, & de pouvoir, je me sers d'une bête estropiée & femelle, & partant de moindre courage ? CAVALIRÉE : Sire, nous savons bien que quand la planète de Mars est en conjonction avec celle de Vénus, si soudain on ne prend une ânesse pleine d'un Chrysofore, & que l'on la coupe en pièces pour la faire dévorer aux lions, toute la race des Chrysofores périt. Nous avons su en Quimalée que faute à vos Sages d'avoir prévu à cet inconvénient, tous ceux de ce pays étaient morts, il y avait plus de dix ans, & que l'on n'en y avait point encore renouvelé l'engeance, & c'est la cause que vous n'avez que celle-ci. L'EMP. : Si tout y fut mort ici, celle-ci y fût morte aussi. FONSTELAND : Elle ne pouvait y être sans mourir, & puisqu'elle est vive, on l'y a amenée d'un autre pays, aussi est-elle née en Quimalée, île imprenable, & de laquelle on ne laisse sortir de ces animaux qui soient entiers. Il est vrai que là ils ne craignent point les influences, car ils n'y ont point de force, pour ce que nature seule s'est réservé ce petit pays, où il n'y a que son pouvoir qui agisse. Or ces Quimalistes livrant une Chrysofore, car des mâles ils n'en laissent point aller, ils lui pochent un œil, & serrent un nerf du pied. L'EMPEREUR : Ayant vu les pas de la bête, & jugé que c'était une Chrysofore, il vous a été aisé de juger qu'elle fut borgne & boiteuse. LES FORTUNEZ : Oui Sire, mais il vous a été dit de quel pied & de quel œil, & ceux de Quimalée n'y gardent pas une même Loi. L'EMP. : Il faut achever. VIVARAMBE : Il était bien forcé de vous servir d'une femelle, n'en pouvant recouvrer d'autre, & puis pour l'effet du service qu'elle vous fait, elle est très nécessaire, d'autant qu'il y a entre elle, & le sel fusible une certaine sympathie qui fait qu'elle le porte, ce qu'un mâle ne ferait pas, qui ne souffre sur soi que les

hommes qui le savent dompter ou le métal. CAVALIRÉE : Tout autre animal portant le miel vierge, qui se cueille en la Forêt reculée, le fait aigrir hormis celui-ci, qui est propre à le porter. FONSTELAND : Cette bête a une odeur qui réjouit & délecte les autres bêtes de charge de quelque sexe que ce soit. Quand on les mène en troupe, on fait passer la Chrysofore que l'on arrête, & puis on fait sortir toutes les autres bêtes qui portent, qui l'une après l'autre gaies & joyeuses de l'odeur de la Chrysofore, vont en avant, & puis la Chrysofore suit. CAVALIRÉE : Les mâles de cette espèce sont tout au contraire, car par leur odeur ils étrangent tous animaux & la femelle les assemble, les poussant devant soi quand il y en aurait mille. C'est tout au rebours de l'instinct du Cheval entier qui suit la cavalle ou le frais herbé. L'EMPEREUR : Je trouve bonne cette modeste réponse. Il faut passer outre, à ce que je sache comme vous avez jugé de ce que la bête portait. CAVALIRÉE : Sire, les esprits curieux ne méprisent rien. Entre les coutumes naturelles des Chrysofores, celle-là est, que si quelqu'un ne les pousse, ayant charge de quatre heures en quatre heures, la bête se baisse sur ses genoux & se repose environ un quart d'heure, puis se lève & tire chemin tant qu'il se couche du tout. Il était advenu comme il est vraisemblable ou l'est du tout, que cette bête s'était reposée environ le détroit de ce chemin pour tirer entre la forêt & le désert, & s'arrêtant sur le sable, y en avait assez imprimé l'apparence. Je me mis à regarder de près ce lieu foulé : ce fut là où premièrement nous en découvrîmes des marques, car nous y passions, & je dis à mes frères que je pensais que ce fut là le repos d'un Chrysofore. Ils furent de mon avis, & qu'il était chargé, & dis que je croyais qu'il portait du sel, parce qu'il y avait deux brebis qui s'amusaient là auprès à grignoter le sable, où il n'y avait point d'herbes. On sait que la brebis cherche le sel. FONTESLAND : Ayant regardé de plus près, j'ajoutai à cette observation, car je vis grande quantité de fourmis qui allaient & venaient d'un côté seulement, dont il me chut en l'opinion, qu'il y avait là quelque odeur de beurre, qui occasionnait à ces petits animaux de faire tant de chemin, d'autant que cette substance est une de leurs plus exquises délices. VIVARAMBE : Suivant ce que mes frères avaient remarqué, je fis état aussi qu'il y avait du miel, pour autant que je vis force mouches à miel en cet endroit où il ne paraissait aucune fleur, & elles se sappaient contre le gravier. C'était la douce force de l'odeur du miel qui s'était exhalée là durant le repos de l'animal qui avait échauffé les substances, au moyen de quoi les fumets en étaient issus en senteurs exquises. Ces raisons plurent à l'Empereur & le jugement de ces jeunes étrangers lui fut en admiration, concevant en son cœur, qu'un jour ils pourraient être grands personnages, ayant déjà l'esprit si judicieux. Cela fut cause que son âme s'inclina vers eux, les prit en amitié, & pria de demeurer auprès lui, leur faisant promesse de les avancer. [...]

Les Soirées Bretonnes

En 1712, Thomas-Simon Gueullette s'inspire à son tour du Peregrinaggio et adapte le motif fictionnel pour en faire un conte merveilleux¹⁴.

*

Histoire du sage Famagongoma, de la Princesse Froideur et du Prince Cœurbrûlant

[Les trois frères victimes de la cruauté du roi de Sobarre ont décidé de se rendre dans ce royaume sous un déguisement, afin de ne pas être reconnus. Bel-Esprit, alias Barbario, s'est affublé de la peau d'ours et de la massue de l'« affreux sauvage » ; Entendement, habillé et grimé en brachmane indien, s'est fait « philosophe cabaliste » et a pris pour nom Indigoruca ; Languedor, alias Mirliro, a endossé l'habit du « médecin empirique », robe noire et chapeau pointu. Le prince Engageant et la princesse Adresse n'étant pas connus de l'empereur, ils n'ont pas besoin de déguisement.]

Ils avaient une forêt et une grande prairie à traverser avant que d'arriver à la ville : & ils marchaient à grand pas, lorsqu'ils rencontrèrent en leur chemin un grand nombre d'Officiers de l'Empereur Fantasque, qui surpris de la figure extraordinaire de ces trois Etrangers, s'arrêtèrent assez longtemps à les considérer. Ensuite les ayant abordés, ils s'informèrent d'eux s'ils n'avaient pas vu dans la forêt le Cynogefore de l'empereur, qui s'était perdu depuis deux jours, par la faute de celui qui le conduisait, & qui étant à demi ivre, s'était endormi au pied d'un arbre. Ce Cynogefore était une espèce de chameau, très rare dans le pays ; il coûtait des sommes immenses, il n'y avait que l'Empereur qui pût en avoir un : & il était destiné ordinairement à porter les provisions de bouche & la colation, lorsque ce Prince allait à la chasse. Engageant et la Princesse assurèrent qu'ils n'avaient pas rencontré cette bête ; mais le Médecin Mirliro ayant demandé aux Officiers si cet animal n'était pas boiteux du pied gauche de devant ; le Philosophe Indigoruca s'il n'était pas borgne de l'œil droit ; & le Sauvage Barbario, s'il n'était pas chargé de sel et de miel ; les Officiers, surpris de ces demandes, qui étaient si conformes à la vérité, & croyant que les Etrangers donneraient à l'Empereur des nouvelles du Cynogefore, les prièrent de vouloir bien venir au palais, & les y conduisirent dans cette espérance. L'Empereur [...] les reçut d'un air fort affable, & les ayant interrogés au sujet du Cynogefore, fut très surpris d'apprendre d'eux qu'ils n'avaient point vu cet animal, & qu'ils n'en avaient ainsi parlé que sur des présomptions, qu'ils croyaient

¹⁴ Thomas-Simon Gueullette, *Les Soirées Bretonnes*, dédiées à Monseigneur le Dauphin, Paris, Chez Saugrain, 1712, pp.311-323. J'ai reproduit cet extrait dans sa langue originale, avec d'infimes modifications orthographiques (marques de l'imparfait et ponctuation).

certaines. Il crut d'abord que les Princes se moquaient de lui, & était sur le point de faire éclater contre eux toute sa colère, lorsqu'on lui vint annoncer que le cynogefore était retrouvé, & qu'il revenait tout seul au palais. Mais par quel prodige, s'écria l'Empereur, avez-vous pu parler si pertinemment d'une chose que vous n'aviez jamais vue (car effectivement les princes n'avaient pas rencontré cette bête, & l'Empereur n'en avait pas dans le temps de leur premier voyage à Sobarre) et quel secret avez-vous pour deviner si juste ?

Je vais vous expliquer le mien, dit le Médecin Mirliro. J'ai demandé si le Cynogefore n'était pas boiteux, parce que sur le chemin de la forêt, ayant remarqué les traces de cet animal, je m'aperçus que la symétrie de son allure était faussée, écartée, & qu'il avait foulé la terre du pied gauche de devant, autrement que des autres pieds : de là je conjecturai qu'il était boiteux de ce côté-là.

Et moi, dit le philosophe Indigoruca, si je me suis enquis de vos Officiers si le Cynogefore n'était pas borgne, c'est qu'ayant, ainsi que ce fameux Médecin, examiné ses pas & connu qu'il avait passé dans un petit sentier dont les deux côtés étaient couverts d'herbes, j'ai remarqué que quoiqu'elle fût beaucoup plus belle & plus touffue à droite qu'à gauche, le Cynogefore n'avait point touché à celle qui est à droite, & n'avait mangé que de celle qui est à gauche. J'ai fait là-dessus des réflexions très justes, en assurant que cet animal était borgne de l'œil droit, puis, au lieu de choisir naturellement la meilleure herbe, qui était de ce côté-là, il n'avait touché qu'à celle qu'il avait vue à sa gauche : & je ne me suis point trompé, comme vous voyez, dans le jugement que j'en ai fait.

L'Empereur Fantasque fut surpris de ces deux réponses si subtiles ; il admira l'esprit du Philosophe et du Médecin ; mais il eut encore plus lieu de s'étonner de celui du Sauvage Barbario qui, en contrefaisant une espèce de baragouin étrange, s'expliqua en ces termes : Il est inutile de vous dire, qu'ainsi que les deux hommes qui viennent de parler, j'avais fait les mêmes observations aux traces du Cynogefore, mais comme ils se sont expliqués avant moi, ils m'en ont ôté l'honneur. J'ai fait seulement entendre à vos Officiers que cet animal devait être chargé de sel & de miel ; en voici la raison. J'ai remarqué à deux endroits différents que le Cynogefore s'était reposé, & ce par l'impression de la forme de son corps. Au premier je vis deux brebis qui s'attachaient obstinément à brouter l'herbe ; & quoi que je fisse pour les en éloigner, elles préférèrent toujours cet endroit à tous ceux qui étaient à l'entour. Personne n'ignore que les brebis aiment extrêmement le sel ; je conclus de là que le Cynogefore en portait sur lui, & qu'il en avait sans doute répandu quelques grains en se couchant à cet endroit. Pour ce qui regarde le miel, cela ne m'a pas été plus difficile à deviner. On sait que les mouches qui le travaillent, l'aiment beaucoup, & qu'il les attire à lui. Dans le lieu où le Cynogefore se reposa pour la seconde fois, il n'y avait aucunes herbes, point de fleurs, ni rien qui marquât que des mouches y eussent leur retraite ; & en voyant là une aussi grande quantité se promener sur la terre, où il était couché, & en retourner les petits grains, je jugeai qu'il fallait absolument qu'elles y eussent été conduites par la douceur du miel, dont devait être chargé le Cynogefore.

L'Empereur eut tout lieu d'être content des réponses des Princes ; il aimait les gens d'esprit, il en trouvait tant dans ces trois bizarres figures d'hommes qu'il

les pria, ainsi qu'Engageant & Adresse, de loger dans son Palais, & de manger à sa table. [...]

[Dans la scène du repas, ce sont la princesse Adresse et le prince Engageant qui devinent respectivement la provenance de la viande et du vin.]

*

Zadig ou la destinée, histoire orientale

Adapté par Voltaire en 1748, le motif fictionnel devient la « méthode de Zadig ».

*

Chapitre III. *Le chien et le cheval*

Zadig éprouva que le premier mois du mariage, comme il est écrit dans le livre du *Zend*, est la lune du miel, et que le second est la lune de l'absinthe. Il fut quelque temps après obligé de répudier Azora qui était devenue trop difficile à vivre, et il chercha son bonheur dans l'étude de la nature. Rien n'est plus heureux, disait-il, qu'un philosophe qui lit dans ce grand livre que Dieu a mis sous nos yeux. Les vérités qu'il découvre sont à lui : il nourrit et il élève son âme ; il vit tranquille ; il ne craint rien des hommes, et sa tendre épouse ne vient point lui couper le nez.

Plein de ces idées, il se retira dans une maison de campagne sur les bords de l'Euphrate. Là il ne s'occupait pas à calculer combien de pouces d'eau coulaient en une seconde sous les arches d'un pont, ou s'il tombait une ligne cube de pluie dans le mois de la souris plus que dans le mois du mouton. Il n'imaginait point de faire de la soie avec des toiles d'araignée, ni de la porcelaine avec des bouteilles cassées ; mais il étudia surtout les propriétés des animaux et des plantes, et il acquit bientôt une sagacité qui lui découvrait mille différences où les autres hommes ne voient rien que d'uniforme.

Un jour, se promenant auprès d'un petit bois, il vit accourir à lui un eunuque de la reine, suivi de plusieurs officiers qui paraissaient dans la plus grande inquiétude, et qui couraient çà et là, comme des hommes égarés qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. Jeune homme, lui dit le premier eunuque, n'avez-vous point vu le chien de la reine ? Zadig répondit modestement : C'est une chienne, et non pas un chien. Vous avez raison, reprit le premier eunuque. C'est une épagneule très petite, ajouta Zadig ; elle a fait depuis peu des chiens ; elle boite du pied gauche de devant, et elle a les oreilles très longues. Vous l'avez donc vue ? dit le premier eunuque tout essoufflé. Non, répondit Zadig, je ne l'ai jamais vue, et je n'ai jamais su si la reine avait une chienne.

Précisément dans le même temps, par une bizarrerie ordinaire de la fortune, le plus beau cheval de l'écurie du roi s'était échappé des mains d'un palefrenier dans les plaines de Babylone. Le grand-veneur et tous les autres officiers couraient après lui avec autant d'inquiétude que le premier eunuque après la chienne. Le grand-veneur s'adressa à Zadig, et lui demanda s'il n'avait point vu passer le cheval du roi. C'est, répondit Zadig, le cheval qui galope le mieux ; il a cinq pieds de haut, le sabot fort petit ; il porte une queue de trois pieds et demi de long ; les bossettes de son mors sont d'or à vingt-trois carats ; ses fers sont d'argent à onze deniers. Quel chemin a-t-il pris ? où est-il ? demanda le

grand-veneur. Je ne l'ai point vu, répondit Zadig, et je n'en ai jamais entendu parler.

Le grand-veneur et le premier eunuque ne doutèrent pas que Zadig n'eût volé le cheval du roi et la chienne de la reine ; ils le firent conduire devant l'assemblée du grand Desterham, qui le condamna au knout et à passer le reste de ses jours en Sibérie. A peine le jugement fut-il rendu qu'on retrouva le cheval et la chienne. Les juges furent dans la douloureuse nécessité de réformer leur arrêt ; mais ils condamnèrent Zadig à payer quatre cents onces d'or, pour avoir dit qu'il n'avait point vu ce qu'il avait vu. Il fallut d'abord payer cette amende ; après quoi il fut permis à Zadig de plaider sa cause au conseil du grand Desterham ; il parla en ces termes :

« Étoiles de justice, abîmes de science, miroirs de vérité, qui avez la pesanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant, et beaucoup d'affinité avec l'or, puisqu'il m'est permis de parler devant cette auguste assemblée, je vous jure par Orosmade¹⁵, que je n'ai jamais vu la chienne respectable de la reine, ni le cheval sacré du roi des rois. Voici ce qui m'est arrivé. Je me promenais vers le petit bois où j'ai rencontré depuis le vénérable eunuque et le très illustre grand-veneur. J'ai vu sur le sable les traces d'un animal, et j'ai jugé aisément que c'étaient celles d'un petit chien. Des sillons légers et longs, imprimés sur de petites éminences de sable entre les traces des pattes, m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes, et qu'ainsi elle avait fait des petits il y a peu de jours. D'autres traces en un sens différent, qui paraissaient toujours avoir rasé la surface du sable à côté des pattes de devant, m'ont appris qu'elle avait les oreilles très longues ; et comme j'ai remarqué que le sable était toujours moins creusé par une patte que par les trois autres, j'ai compris que la chienne de notre auguste reine était un peu boiteuse, si je l'ose dire.

« A l'égard du cheval du roi des rois, vous saurez que, me promenant dans les routes de ce bois, j'ai aperçu les marques des fers d'un cheval ; elles étaient toutes à égales distances. Voilà, ai-je dit, un cheval qui a un galop parfait. La poussière des arbres, dans une route étroite qui n'a que sept pieds de large, était un peu enlevée à droite et à gauche, à trois pieds et demi du milieu de la route. Ce cheval, ai-je dit, a une queue de trois pieds et demi, qui, par ses mouvements de droite et de gauche, a balayé cette poussière. J'ai vu sous les arbres qui formaient un berceau de cinq pieds de haut, les feuilles des branches nouvellement tombées ; et j'ai connu que ce cheval y avait touché, et qu'ainsi il avait cinq pieds de haut. Quant à son mors, il doit être d'or à vingt-trois carats, car il en a frotté les bossettes contre une pierre que j'ai reconnue être une pierre de touche, et dont j'ai fait l'essai. J'ai jugé enfin par les marques que ses fers ont laissées sur des cailloux, d'une autre espèce, qu'il était ferré d'argent à onze deniers de fin. »

Tous les juges admirèrent le profond et subtil discernement de Zadig ; la nouvelle en vint jusqu'au roi et à la reine. On ne parlait que de Zadig dans les antichambres, dans la chambre, et dans le cabinet ; et quoique plusieurs mages opinassent qu'on devait le brûler comme sorcier, le roi ordonna qu'on lui rendît

¹⁵ Principe du bien dans la religion des Perses.

l'amende des quatre cents onces d'or à laquelle il avait été condamné. Le greffier, les huissiers, les procureurs, vinrent chez lui en grand appareil lui rapporter ses quatre cents onces ; ils en retinrent seulement trois cent quatre-vingt-dix-huit pour les frais de justice, et leurs valets demandèrent des honoraires.

Zadig vit combien il était dangereux quelquefois d'être trop savant, et se promit bien, à la première occasion, de ne point dire ce qu'il avait vu.

Cette occasion se trouva bientôt. Un prisonnier d'état s'échappa ; il passa sous les fenêtres de sa maison. On interrogea Zadig, il ne répondit rien ; mais on lui prouva qu'il avait regardé par la fenêtre. Il fut condamné pour ce crime à cinq cents onces d'or, et il remercia ses juges de leur indulgence, selon la coutume de Babylone. Grand Dieu ! dit-il en lui-même, qu'on est à plaindre quand on se promène dans un bois où la chienne de la reine et le cheval du roi ont passé ! qu'il est dangereux de se mettre à la fenêtre ! et qu'il est difficile d'être heureux dans cette vie !

**